

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LA STATUE

MONTALEMBERT, MARC RENÉ DE

Comédie — 1784

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	33

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

Julie, Le Chevalier.

LE CHEVALIER

Quoi ! Vous ne voulez pas, belle Julie, que je sois un seul instant avec vous ? La contrainte est trop cruelle !

JULIE

Non, Monsieur, ce sont nos conventions. Quand ma tante et moi avons consenti à vous, présenter dans cette maison, vous avez promis que vous paraîtriez ici uniquement occupé d'elle.

5

LE CHEVALIER

D'accord ; mais si les sentiments que j'ai pour vous m'étaient inspirés réellement par la Comtesse de Viré, ne pourrais-je donc vous entretenir quelquefois ? Il me semble que, pourvu que je sois plus souvent avec elle, on n'a rien à me reprocher.

10

JULIE

Oh ! Je sais bien qu'à vous en croire, il y a des temps infinis que vous ne m'avez parlé. Vous connaissez toute la peine que j'ai à vous dire de vous observer davantage ; et vous en abusez un peu.

(ARIETTE.)

LE CHEVALIER

Ah ! Si vous en aviez autant que j'en ressens vous seriez plus indulgente.

15

LE CHEVALIER

Quand on aime bien tendrement, Reproche-t-on Sans cesse À son
amant Qu'il nous entretient trop souvent De sa tendresse ?

(DUO.)

JULIE

Mais quand on a des sentiments Dictés par la délicatesse, Tous les ins-
tants, L'on s'observe, l'on est fidèle à sa promesse.

JULIE

Vous ne pouvez me plaire, Si vous ne cachez votre ardeur Le secret nous²⁰
est nécessaire. Ne connaissez-vous pas mon coeur ?

LE CHEVALIER

Ah ! Je devrais vous plaire ; En vous parlant de mon ardeur Si le secret
est nécessaire, Du moins rassurez donc mon coeur.

JULIE

Non, vous ne sauriez douter que je vous aime. Aurais-je sollicité ma
tante, comme je l'ai fait, pour obtenir son consentement à notre union,
si vous n'aviez toute ma tendresse ?²⁵

LE CHEVALIER

Hélas ! Je le crois : mais cette contrainte où je vis près de vous m'est insupportable. Combien donc cet état cruel doit-il durer ?

JULIE

Tant que la Comtesse le jugera nécessaire : vous savez combien je la chéris. Cette femme est charmante ; quoiqu'elle n'ait que quelques années plus que moi, j'en dépends depuis la mort de ma mère, et elle vit avec moi, vous le voyez, comme une soeur tendrement aimée. Dans quelle situation elle se trouve !

LE CHEVALIER

Oh ! Elle est cruelle, j'en conviens.

JULIE

Près de perdre un amant qu'elle adore ! Cela me fait bien de la peine. Elle dit qu'il faut exciter sa jalousie, pour découvrir ses véritables sentiments. C'est sur vous qu'elle compte, parce qu'elle compte sur moi : ce serait nous affliger toutes deux que de ne pas vous y prêter, mon cher Chevalier ; c'est moi qui vous en prie.

LE CHEVALIER

Ah ! Vous le savez, combien vous avez d'empire sur moi ! Et puis n'est-elle pas mon amie aussi ? Si je ne vous adorais pas, ce serait la femme du monde que j'aimerais davantage : mais je n'entends pas encore comment elle est venue ici chez la mère de ce Marquis, sans l'avoir épousé, puisque tout était d'accord entre eux, et qu'ils s'aimaient autant.

JULIE

Vous m'en demandez beaucoup. Je ne sais si je pourrai vous le faire
mieux comprendre. La Comtesse de Viré, élevée en Béarn auprès de son
père, perdit son mari, qui fut tué à l'armée, il y a deux ans, comme vous
le savez : le Marquis de Séry vint dans la Province l'hiver dernier ; il fut
bientôt amoureux de la Comtesse, qui prit tout autant de goût pour lui :
ils allaient se marier lorsqu'elle apprit qu'un procès considérable qu'elle⁴⁵
a, était près de se juger à Paris.

LE CHEVALIER

Ah ! Voilà donc le sujet de fon voyage ?

JULIE

Précisément. Elle accepta la proposition que lui fit le Marquis de venir
s'établir ici dans sa maison à Passy. Depuis quatre mois que nous y
sommes, que de chagrins nous y ont accablés ! Car je partage entière-
ment ceux d'une tante que j'aime comme moi-même.⁵⁵

LE CHEVALIER

Mais comment le Marquis a-t-il pu changer si subitement ?

JULIE

Je ne saurais le comprendre non plus. Ah ! C'est bien mal : cela ne serait
peut-être pas arrivé s'il eût continué à être toujours avec la Comtesse.

LE CHEVALIER

Eh ! Cela se peut-il dans ce pays-ci ? Quelle mauvaise raison !

60

JULIE

Vous la trouvez donc bien mauvaise ?

LE CHEVALIER

Oh ! Très mauvaise : je serais dix ans sans vous voir, que je vous aimerais tout de même.

JULIE

Oui, sûrement ?

(ARIETTE.)

LE CHEVALIER

Plein de l'objet de ma tendresse, Je la vois partout où je suis. Loin de ma⁶⁵
charmante maîtresse, Son souvenir peut seul dissiper mes ennuis. Dans
la plus brillante assemblée, Dans un spectacle, dans un bal, Mon âme, de
vous occupée, Ne peut jamais trouver rien qui vous soit égal. Plein de
l'objet, etc. Oui, je le jure.

JULIE

Vous me charmez. Mais le Marquis apparemment ne vous ressemble⁷⁰
pas. La Comtesse, obligée de voir ici des parents qui y font en grand
nombre, a plu à tout le monde. Ce n'a été tous les jours qu'invitations
nouvelles; des promenades, des soupers, des concerts lui ont été offerts
de toutes parts : cette vie n'est point de son goût.

LE CHEVALIER

Oh ! Pour cela, non ; j'en suis bien témoin.

75

JULIE

On dit qu'il faut se faire des amis pour gagner un procès : le Marquis a été le premier à l'y engager.

LE CHEVALIER

Il avait peut être ses raisons.

JULIE

Peut-être ; car la Comtesse n'a pas tardé à s'apercevoir que les intérêts de son coeur n'y gagnaient pas.

80

LE CHEVALIER

Quoi ! Sur le champ le Marquis n'a plus été le même pour elle ?

JULIE

Non pas subitement : il a mis même de l'adresse pour qu'il n'y parût pas ; mais chaque jour il est devenu plus froid, plus réservé. Un certain air d'embarras, d'inquiétude, et de peine s'est peint sur son visage... Tenez, la Comtesse avait déjà ses alarmes, lorsque j'ai commencé à vous connaître.

85

LE CHEVALIER

Déjà ? Mais il y avait si peu de temps que vous étiez arrivées ?

JULIE

N'importe, ce peu de temps avait suffi pour que le Marquis eût repris l'habitude des sociétés qu'il avait avant son voyage en Béarn ; c'est là qu'il a retrouvé une Vicomtesse d'Orvigny, fort son amie, à ce qu'on prétend. Il avait assuré qu'il ne la reverrait plus ; cependant nous savons

90

qu'il va souper dans des maisons où elle se trouve toujours : et ce qui l'y conduit est bien facile à deviner.

LE CHEVALIER

Quelle étrange histoire !

JULIE

Oh ! Des plus fâcheuses ; et c'est le motif du rôle que la Comtesse vous a prié de jouer auprès d'elle. 95

LE CHEVALIER

Allons... Soit, puisque vous le voulez, et que la Comtesse le croit nécessaire. Il me semble pourtant que jusqu'à ce moment cette feinte ne lui a pas été fort utile.

JULIE

Quand cela serait, pouvons-nous moins faire pour elle ? 100

LE CHEVALIER

J'en conviens. Oui, je vous promets de nouveau de m'observer.

(Le Chevalier rentre du côté de la maison.)

JULIE

Séparons-nous donc. Allez trouver la Comtesse : je vais rester quelque temps ici, pour qu'on ne nous voie pas rentrer ensemble.

SCÈNE II

(ARIETTE.)

(Julie rentre du côté de la maison.)

JULIE *(seule)*

Que de peines pour les amants ! Des soupçons, des incertitudes, Des
pleurs, et des inquiétudes Empoisonnent tous leurs moments. Que de
peines pour les amans ! etc. Tandis que ces feuillages Sont habités par
des êtres charmants, Qui sans cesse, dans leurs ramages, Expriment
leurs ravissements ; Mon coeur aussi sensible, Lié d'une chaîne invi-
sible, Sans éprouver mille tourments, Ne pourra, se livrer à de si doux
penchants ! Petits oiseaux, quel fort ! Qu'il est digne d'envie ! Eh ! que
le nôtre est différent ! Si quelquefois l'amour, ce Dieu puissant, Fait le
bonheur de notre vie, Il en fait le malheur encore bien plus souvent.
Que de peines pour les amans ! etc. Mais j'aperçois le Marquis de Séry.
Il rêve profondément, et ne me voit pas : évitons-le.

SCÈNE III

(ARIETTE.)

LE MARQUIS DE SÉRY SEUL *(venant des jardins du côté opposé)*

Que t'ai-je fait, amour, pour mériter ta haine ? Me punis-tu d'avoir suivi
tes lois, Et d'avoir trop chéri ma chaîne ? Tu le fais, docile à ta voix, Je
nourrissais la plus pure des flammes ; J'avais touché la plus belle des
âmes !... Cruel ... pour prix de ma soumission De ma constance, de mon
zèle, Tu rends mon amante infidèle !... Tu romps la plus douce union !...
Que t'ai-je fait, amour, etc. Non, je n'en puis douter : ce n'est pas seule-
ment de l'indifférence ; elle est inconstante !... Elle ! La Comtesse de Vi-
ré... Cette femme dont la solidité du caractère semblait se trouver réunie

aux grâces de l'esprit et aux charmes de la figure, qui m'avait tant de fois juré l'amour le plus tendre et le plus durable !... Deux mois de dissipation ; deux mois livrée à ce qu'on appelle les sociétés, ou plutôt à ce tourbillon du grand monde, ont suffi pour détruire un si beau naturel !...¹²⁵
C'est une femme qui, dès ces premiers moments, a ressemblé à mille autres. C'en est fait ; renonçons à elle, ainsi qu'au genre humain : ma passion, cette cruelle passion que je ne puis vaincre, qui me déchire quand les contrariétés l'irritent, n'en éprouvera plus : elle régnera en paix dans mon coeur ; je la nourrirai de chimères ; mais du moins elles¹³⁰ seront douces. Holà, quelqu'un.

SCÈNE IV

Le Marquis, Un Domestique.

(venant du côté de la maison)

LE DOMESTIQUE *(venant du côté de la maison)*

Monsieur ?

(Le Domestique sort du côté opposé.)

LE MARQUIS

Qu'on appelle mon jardinier.

¹³⁵

SCÈNE V

LE MARQUIS SEUL CONTINUE

Du moins ne serai-je pas rebuté ; j'embellirai ces lieux au gré de mes désirs. Toujours verts, toujours émaillés de fleurs, les plus doux parfums,

les plus vives couleurs environneront l'objet éternel de mon amour et de mes soins : je n'en sortirai plus.

SCÈNE VI

Le Marquis, Martin, Jardinier, venant du côté des jardins.

140

LE MARQUIS

Ah ! Martin, je vous ai fait venir pour vous dire que je veux que tous les orangers, lilas, jasmins, chevre-feuilles, et toutes les fleurs que je vous ai fait mettre en caisse ces jours-ci, soient placés tout à l'heure dans le bosquet.

MARTIN

C'est le bosquet de la nouvelle statue dont Monsieur veut parler ?

145

LE MARQUIS

Sans doute.

MARTIN

Oh ! J'ai bien pensé, quand j'ai vu Monsieur faire préparer dans ses jardins tant de choses ; que ce serait pour placer dans ce bosquet-là.

LE MARQUIS

Oui. Vous les placerez le long de ces gradins de gazon qui environnent la statue.

150

MARTIN

Peste ! Qu'il sentira bon autour de cette gentille figure !

LE MARQUIS

Tu trouves donc cette statue belle, mon cher Martin ?

MARTIN

Palsambleu, il faudrait être bien de mauvais goût, pour ne pas s'extasier en la voyant : elle est si blanche ! Elle a si bon air !

LE MARQUIS

Tu t'y connais, je le vois bien : mais surtout, mon cher Martin, que qui¹⁵⁵ ce que soit n'entre dans ce bosquet. Tu as la porte de mes ferres chaudes qui y donne ?... Ce fera par-là que tu feras passer tout ce que tu dois y placer, et tu n'en confieras la clef à personne.

MARTIN

Oh ! Monsieur, ne craignez rien. Je ne suis pas trop manchot, et fais un peu me retourner dans l'occasion.

160

(Martin sort du côté des jardins.)

LE MARQUIS

Allons, voilà qui est bien ; dépêche ton ouvrage : secret et diligence, c'est ce que je te recommande. Qu'un de mes gens cherche le Baron de Torsin, et lui dise que je le prie de venir un moment ici : mais il est inutile, car je le vois qui se promène. Va à ton ouvrage.

SCÈNE VII

Le Marquis, Le Baron de Torsin entre du côté des jardins.

165

LE MARQUIS

Mon cher Baron, voudriez-vous quitter un moment votre promenade solitaire ? J'ai à vous entretenir d'une matière qui m'intéresse infiniment.

LE BARON

Ce sera avec le plus grand plaisir. Je ne vous voyais pas ; mais je songeais à vous.

170

LE MARQUIS

À moi ?

LE BARON

Oui, à vous, et à tout ce qui se passe ici, dont je ressens une véritable peine.

LE MARQUIS

Je m'en suis aperçu, sans en être étonné. Je connais votre amitié pour moi ; et si vous avez cru me voir des chagrins, vous les avez sûrement partagés. C'est sur quoi j'ai dessein de vous entretenir.

175

LE BARON

Ah ! Parlez : si je pouvais vous être de quelque utilité, je serais l'homme du monde le plus heureux.

LE MARQUIS

Je le crois. J'ai en effet, mon cher ami, des peines bien cruelles. Tout ce que j'aime au monde ne vit plus pour moi ; c'est pour un autre qu'elle respire : je voudrais être mort. 180

LE BARON

Quoi, la Comtesse de Viré ?

LE MARQUIS

Elle-même. Dès le premier moment de mon arrivée dans mes terres je fus frappé de tout ce qu'elle a de grâces et de charmes ; vous savez combien je fus heureux de la trouver sensible à mes sentiments ; il semblait que la nature nous eût formés l'un pour l'autre, et que nos destinées eussent été remplies au premier instant de notre connaissance. Six mois se font passés près d'elle dans cette mutuelle intelligence : nous nous regardions comme des êtres différents des autres êtres, et nous songions à nous unir pour toujours, lorsque le jugement prochain de ce grand procès la fit subitement partir pour Paris, avec cette nièce qui est ici. Je l'engageai à ne prendre d'autre habitation qu'avec ma mère dans cette maison, où elle serait à portée de solliciter ses juges. Elle l'accepta avec transport, et je partis, toujours heureux, puisque je partais avec elle pour habiter ici le même lieu. 185 190 195

LE BARON

Tout semblait annoncer en effet, de la part de la Comtesse, le plus sincère attachement pour vous.

LE MARQUIS

Point du tout. Depuis ce temps, ce n'est plus pour moi la même femme ; elle est entièrement livrée au grand monde et à la dissipation.

LE BARON

Mais le grand monde est fait pour elle. Sa famille tient à des personnes considérables qu'elle doit voir. Elle est fêtée et recherchée ; vous n'en devez pas être étonné : elle s'y livre ; il le faut, puisque ce n'est qu'en faisant des connaissances qu'on acquiert des solliciteurs. 200

LE MARQUIS

Mon Dieu, je sais tout cela : mais l'excès dans tout est condamnable, et les raisons les plus légitimes, quand on se tient dans de certaines bornes, ne sont plus que des prétextes, quand on les passe. 205

LE BARON

Mais lui avez-vous fait connaître ses torts, si elle en a eu ?

LE MARQUIS

Au contraire ; j'ai mis tous mes soins à paraître n'y faire aucune attention : me conviendrait-il de la gêner ? C'est son coeur qui doit la conduire, et non mes leçons. 210

LE BARON

Cependant lorsqu'on croit avoir des reproches fondés à faire à quelqu'un qui nous est aussi cher, il faut bien s'en expliquer.

(ARIETTE.)

LE MARQUIS

Les reproches ne ramènent point un coeur, ils ne font que l'aigrir. Le rôle d'un jaloux est le plus odieux des rôles.

LE BARON

Être jaloux, et sans sujet, C'est être ridicule ; Il est même des torts qu'il faut qu'on dissimule ? On se le doit ; chacun le fait. Mais montrer de l'indifférence Sur ce qui touche au sentiment ; Non, rien n'est plus pi-quant ; C'est une véritable offense. 215

LE MARQUIS

Et si ce n'est pas tout ce que j'ai à lui reprocher ? Si elle est inconstante, à quoi serviront mes humeurs chagrines ? À me rendre encore plus in-supportable. 220

LE BARON

Comment à la Comtesse inconstante ?

LE MARQUIS

Oui, Monsieur le Baron, oui ; la justifieriez vous de ce dernier trait ?

LE BARON

Non, certainement ; et dans ce cas elle est très coupable. Vous savez donc à qui elle vous préfère ? 225

LE MARQUIS

Assurément.

LE BARON

Et c'est ?

LE MARQUIS

Le Chevalier de Lincour.

LE BARON

Celui que je vois toujours ici ?

LE MARQUIS

Lui-même. À peine avons-nous eu soupé dans deux ou trois maisons ensemble, qu'elle l'a amené ici et présenté à ma mère, sans savoir si ce beau Monsieur me convient ou non. 230

LE BARON

Mais j'ai peine à croire qu'elle ait pu se prendre subitement de goût pour une connaissance aussi nouvelle.

LE MARQUIS

Tant qu'il vous plaira, Monsieur le Baron ; mais cette nouvelle connaissance ne la quitte plus. Vous l'expliquerez comme vous voudrez ; quant à moi, je n'y suis point embarrassé. 235

LE BARON

Ne serait-ce point plutôt à Julie qu'il serait attaché ?

LE MARQUIS

Attaché à Julie ! Et il ne parle qu'à la Comtesse. Vous avez des idées qui sont à vous tout seul. 240

LE BARON

Vous vous fâcherez si vous voulez ; mais je ne vois rien de clair dans cette inconstance prétendue.

LE MARQUIS

Oh ! Moi, je n'y vois que trop. Tout me confirme de plus en plus chaque jour dans mes premières, idées. N'a-t-elle pas déjà parlé de prendre une maison à Paris, prétendant être trop éloignée de ses affaires ? Ah ! Ce font des résolutions bien décidément prises dans son esprit et dans son coeur. 245

LE BARON

Mais c'est sur quoi il faut que vous la fassiez expliquer.

LE MARQUIS

Moi, des explications ? Vous voudriez que je me fiffe dire en face ce qu'on s'étudie à me faire entendre de toute manière ? Non, non, il n'en sera rien. Partez, Madame la Comtesse ; j'en serai charmé. Le moment de votre départ fera celui de mon bonheur. Je le trouverai dans ce lieu même, ou du moins la tranquillité ; je suis résolu de n'en sortir de ma vie. Vous seul, mon cher Baron, y serez reçu ; car je vous rends trop de justice pour croire que vous m'abandonniez. 250
255

LE BARON

Oh ! Comptez sur moi pour la vie ; mais je ne puis vous cacher que ce projet me paraît insensé.

LE MARQUIS

Je conviens que les idées que j'ai sur la vie que je me propose de mener dans ce séjour, peuvent être regardées comme extraordinaires ; mais étant les seules consolations dont mes peines soient susceptibles, j'espère que vous me les pardonnerez. Je ne puis vous en dire davantage pour le moment, étant obligé d'aller voir si des ordres que j'ai donnés 260

pour mes jardins s'exécutent. Nous reprendrons bientôt cette même conversation.

LE BARON

Mais je vais vous y suivre.

265

(Le Marquis sort du côté des jardins.)

LE MARQUIS

Non, restez. La Comtesse, que j'aperçois, vient de ce côté : il convient que nous n'ayons pas l'air de l'éviter tous deux.

SCÈNE VIII

La Comtesse, Le Baron.

LA COMTESSE *(venant du côté de la maison)*

Le Marquis de Séry vous quitte bien précipitamment, Monsieur, et vous aviez ensemble une conversation qui m'a paru bien animée ? Je suis étonnée qu'elle ait fini si brusquement. Serait ce moi qu'il évite ? Vous savez sûrement ce qui en est : vous êtes son confident intime.

270

LE BARON

Je me flatte en effet, Madame, d'avoir quelque part dans sa confiance. L'ancienne amitié qui nous lie, est un titre sacré pour quelqu'un qui pense comme lui.

275

LA COMTESSE

Vous comptez beaucoup, à ce qu'il me paraît, sur la constance de ses sentiments ; mais ce n'est pas chose rare de les voir changer parmi ses pareils.

LE BARON

Ceux qui lui ressemblent, Madame, ne changent point sans de justes raisons.

280

LA COMTESSE

Oh ! Oh ! Monsieur, vous prônez la chose au tragique. Je crois plus que personne qu'il a toujours d'excellentes raisons de faire tout ce qu'il fait.

LE BARON

Si vous lui rendez justice, vous devez penser ainsi, Madame.

LA COMTESSE

Il va cette après-dînée à Paris sans doute ?

LE BARON

Je ne crois pas. Il m'a quitté pour aller donner des ordres dans ses jardins.

285

LA COMTESSE

Ah ! Oui ; il a fort à coeur d'orner ce bosquet si bien fermé. Il l'occupe beaucoup depuis quelque temps ; et tout ce qu'il y fait n'est pas un secret pour vous.

LE BARON

Vous vous trompez, Madame. J'ignore la manière dont il se propose
d'orner cette partie de son jardin : nos entretiens roulent sur des sujets
plus importants. 290

SCÈNE IX

Les précédents, Julie venant du côté de la maison.

JULIE

Ma tante, Monsieur le Chevalier de Lincour, qui vous a vue de loin cau-
ser avec Monsieur, craint que vous ne soyez en affaire. Il demande si
dans quelques moments il pourrait vous parler. 295

(D'un ton ironique.)

LA COMTESSE

Il se peut dès l'instant, s'il le veut , ma nièce. Monsieur le Baron n'a sû-
rement rien de particulier à me dire.

(Elle rentre du même côté.)

JULIE

J'y cours.

SCÈNE X

LA COMTESSE, LE BARON.

300

LE BARON

Il est vrai, Madame ; mais comme il pourrait être que Monsieur le Chevalier ne fut pas dans le même cas, je n'abuserai point de vos bontés, et je vais finir quelques lettres commencées qui pressent.

LA COMTESSE

Vous ferez fort bien : le Chevalier a sûrement des affaires très importantes à traiter avec moi. Je lui ai donné le département des spectacles, ³⁰⁵ des soupers, des concerts, des bals qu'on me propose. Il doit travailler ce soir avec moi ; ma nièce est la seule personne qui soit de temps en temps admise à ce travail. Je la forme, comme vous voyez.

LE BARON

Elle ne peut, Madame, être en de meilleures mains, et je serais bien fâché de retarder une instruction aussi utile. Serons-nous assez heureux ³¹⁰ pour vous voir ici toute la journée ?

LA COMTESSE

C'est ce que je ne saurais dire. Mon travail avec le Chevalier en va décider.

(Le Baron rentre du côté de la maison.)

LE BARON

Je vous laisse donc, Madame.

SCÈNE XI

(ARIETTE.)

LA COMTESSE *(seule, le regardant jusqu'à ce qu'il soit rentré)*

Me livrant à l'indifférence, Je pourrai retrouver le repos de mes jours :
Pourquoi ne pas mépriser Son offense, Et l'abandonner pour toujours ?
Fin. Mais que dis-je ?... Où m'emporte un aveugle transport ?
L'abandonner... Et si son coeur fidèle Ne brûle point d'une flamme nou-
velle, Que deviendrais je alors, et quel serait mon sort ? Me livrant, etc.
Que j'ai eu de peine a me contenir ! Cet homme, intime du Marquis de
Séry, fait toute fa perfidie ; il est sûrement le confident de son intrigue
avec la Vicomtesse Dorvigny. Avec quel froid il m'a parlé ! Mon infor-
tune est certaine... Que je hais cette femme !... Que je suis malheu-
reuse !... Elle m'a enlevé le coeur du Marquis ; j'en mourrai, Que cette
incertitude est cruelle ! Il faut absolument que j'en forte. Ce n'est qu'en
excitant sa jalousie que je puis connaître ses sentiments. Continuons de
faire jouer près de moi au Chevalier son rôle d'amant bien reçu. Si le
Marquis peut y être insensible, il ne m'aime plus ; alors dans ce jour
même je quitte cette odieuse maison. Que fais-je si le Baron n'a pas
voulu me faire entendre qu'on serait bien aise que j'en fusse déjà partie,
quand il m'a demandé si je resterais toute la journée ici ?... Cette idée
me glace le sang !... Écrivons tout à l'heure à ma tendre amie la Mar-
quise de Clari, qu'une affaire très importante m'obligera peut-être à al-
ler dès ce soir à Paris, que je la prie de me recevoir.

SCÈNE XII

La Comtesse, Julie, Le Chevalier venant du côté de la maison.

LE CHEVALIER

Madame, je viens de recevoir...

LA COMTESSE

Mes amis , vous me voyez fort troublée. Je suis obligée de faire partir tout à l'heure une lettre pour Paris. Je reviens dans le moment.

JULIE

Puis-je vous être utile, ma chère tante ?

(Elle rentre du côté de la maison.)

LA COMTESSE

Non, ma chère Julie, demeurez.

340

SCÈNE XIII

Julie, Le Chevalier.

(ARIETTE.)

JULIE

Sortir me fait de peine ! Ah ! Chevalier, c'est l'amour qui la rend malheureuse : je tremble...

LE CHEVALIER

Rassurez-vous, belle Julie. Vous fîtes naître mon amour ; Et ce seul instant de ma vie En a décidé sans retour.

345

JULIE

Non, je ne puis cesser de craindre. On dit les hommes inconstants ; Ils ne se font qu'un jeu de feindre : Les plus tendres sentiments.

LE CHEVALIER *(répète)*

Ah, rassurez-vous, ma Julie.

(ENSEMBLE.)

JULIE

Eh bien, oui, je vous crois sincère ; Je crois régner sur votre cœur ; Et j'espère, pour mon bonheur, Que je vous ferai toujours chère. Livrons-³⁵⁰
nous donc à la tendresse, Et brûlons des mêmes ardeurs. Cette éternelle
et douce ivresse Fait le charme des jeunes cœurs.

SCÈNE XIV

La Comtesse, Julie, Le Chevalier venant du côté de la maison.

LA COMTESSE

Nous partons peut-être ce soir, ma chère Julie, et si je pars, c'est pour ne plus revenir. Allez disposer tout, et attendez-moi dans mon appartement : je vous y instruirai de ce que vous aurez à faire.³⁵⁵

JULIE

Est-ce qu'il vous est survenu quelque nouveau chagrin ?

(Julie rentre du côté de la maison.)

LA COMTESSE

Non. Mais il faut que mon sort soit décidé dans la journée. Allez, et laissez-moi avec le Chevalier.

SCÈNE XV

La Comtesse, Le Chevalier.

360

LE CHEVALIER

Qu'ordonnez, Madame ?

LA COMTESSE

De continuer votre rôle auprès de moi ; notre feinte réussit. Le Baron nous croit fort unis ; et s'il le croit, son ami n'en doute pas davantage : qu'on ne vous voie point de la journée parler à Julie.

LE CHEVALIER

Vous savez si j'ai fidèlement observé ce que vous m'avez prescrit ?

365

(Le Marquis et le Baron paraissent, et entrent par la dernière coulisse, du côté de la maison ; ils se parlent, s'arrêtent un moment, et ne commencent à s'avancer lentement que lorsque la Comtesse se met en mouvement pour en sortir de l'autre côté avec le Chevalier.)

LA COMTESSE

Je n'ai sans doute qu'à me louer de vous ; aussi j'espère qu'avant peu je saurai vous en récompenser, terminant votre union avec ma nièce. Passons de ce côté du jardin, où je suis bien aise qu'on nous voie ensemble, et je vous apprendrai plus en détail les arrangements qui vous regardent. J'aperçois le Marquis avec son ami et confident qui se promènent ; je les saluerai, en passant, avec beaucoup de froideur, et nous continuerons notre promenade.

370

(Ils se saluent mutuellement ; et le Marquis avec le Baron s'avancent.)

LE CHEVALIER

J'aurai l'honneur de vous suivre, Madame.

SCÈNE XVI

Le Marquis, Le Baron.

LE MARQUIS

Vous voyez que la Comtesse n'y fait pas beaucoup de façon : elle s'en va³⁷⁵ avec le Chevalier ; à peine a-t-elle daigné nous saluer.

LE BARON

J'avoue que sa conduite est singulière ; mais, je vous l'ai dit, elle m'a paru, dans la conversation que j'ai eue avec elle, plutôt piquée contre vous qu'indifférente. Elle vous croit inconstant : si elle l'était autant que aa conduite l'annonce, pourquoi m'aurait-elle marqué de l'humeur en qualité de votre confident ?³⁸⁰

LE MARQUIS

Feinte que tout cela. Ne voyez-vous pas qu'elle cherche un prétexte de rompre tout à fait, et qu'elle ne peut y réussir qu'en jouant la fâchée, qu'en me supposant des infidélités ? Pur manège de coquette : je n'en suis point la dupe.

385

LE BARON

Et moi, je ne puis penser comme vous. Pourquoi croire infidèle une femme qui peut encore vous aimer sincèrement ? Suivez mes avis, ne précipitez rien.

LE MARQUIS

Quoi que vous puissiez me dire, un intérêt bien différent m'éclaire plus que vous ne pouvez l'être. Je ne suis plus aimé ; et certain de mon malheur, il ne me reste qu'à m'occuper des adoucissements dont il est susceptible. Apprenez quels ils font. Je sais d'avance ce que vous aurez à m'objecter : je me suis dit cent fois ce que vous pourrez me dire : mais je me connais bien ; c'est la seule ressource qui me reste pour n'être pas entièrement livré au désespoir. Respectez mon état, il est digne de votre pitié, et non de votre censure. 390
395

LE BARON

Parlez ; quoi qu'il en soit, comptez à jamais sur mes égards et ma discrétion.

LE MARQUIS

Ce bosquet que vous voyez sera mon tombeau ; je n'en sortirai plus : une statue parfaitement ressemblante à la Comtesse en est la divinité. Une porte, donnant dans le bois de Boulogne, m'a fourni le moyen de l'introduire, sans être aperçue, dans ce lieu qui lui était destiné. Elle y est depuis deux jours, et je lui ai déjà offert plusieurs fois mes hommages. Venez, vous serez le seul qui y ferez admis... 400

(Le Marquis ouvre le bosquet ; on aperçoit une Statue habillée à la moderne, en habit blanc, un demi panier, telle que la Comtesse fera habillée sur le théâtre, et de la même taille que l'actrice qui jouera ce rôle.)

LE BARON *(à part)*

Allons, ménageons sa douleur ; son état me pénètre. 405

LE MARQUIS

Voyez, voyez-la : si elle n'a pas tous les charmes de l'original, du moins n'en a-t-elle aucun défaut. Elle fixe mes attentions : lorsque je lui parle , elle semble me répondre ; et cette douce image, en enivrant mes sens, calme mes douleurs ; elle y fait même succéder un certain plaisir.

(DUO.)

LE BARON

Mon cher Marquis, je connais l'excès de vos souffrances, par la nature
du remède auquel vous êtes obligé de recourir : mais il faut vous dis- 410
traire. Je ne vous laisserai point ici.

LE MARQUIS

Non, laissez-moi seul en ces lieux : Près de cette image chérie Je serai
bien moins malheureux. Ah ! Laissez-moi seul en ces lieux ; Oui, je veux
y passer ma vie : Laissez-moi, laissez-moi, car enfin je le veux. 415

*(Le Baron, après ces mots, rentre du côté de la maison, et le Marquis s'enfonce
dans le bosquet, dont les portes se referment sur lui.)*

LE BARON

Venez, venez, quittez ces lieux. Près de cette image chérie En ferez-vous
moins malheureux ? Venez, venez, quittez ces lieux. Mais c'est en vain
que je l'en prie. Il ne faut pas l'aigrir ; son état est affreux.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

(ARIETTE.)

JULIE SEULE ; ELLE ENTRE DU CÔTÉ DE LA MAISON

La Comtesse n'est point revenue à son appartement, comme elle me l'avait promis. J'ai tout fait préparer, suivant son intention, pour notre départ, et je suis inquiète. Serait-elle encore dans ces jardins ? Qu'elle est à plaindre ! J'en mourrais, si le Chevalier était capable d'une pareille inconstance. 420

SCÈNE II

Julie, Le Chevalier entre du côté des jardins.

LE CHEVALIER

Par quel bonheur vous trouvé-je ici, ma chère Julie ? 425

JULIE

Oh ! Je ne puis vous parler : je vais rentrer. Il ne faut pas qu'on nous voie ensemble. J'étais venue chercher la Comtesse ; où est-elle ?

LE CHEVALIER

Je l'ai quittée depuis un quart d'heure ; elle a voulu rester seule près de ce bosquet. Elle ne peut tarder à venir : nous l'attendrons ici ensemble.

JULIE

Oh ! Pour cela non ; je crains trop d'être vue avec vous. Adieu.

430

(DUO)

LE CHEVALIER

Un instant donc !

LE CHEVALIER

Ne me refusez pas Ces doux moments que le hasard me donne.

JULIE

Ne suivez point mes pas, Vous le devez, la Comtesse l'ordonne.

LE CHEVALIER

Ces doux moments sont si rares, hélas ! Ah ! Ne me les refusez pas.

JULIE

Ils font rares, hélas ! Et je ne les refuse pas.

435

LE CHEVALIER

Restez un instant...

JULIE

Voyez mon embarras.

LE CHEVALIER

Un mot encore, un mot, de grâce !

JULIE

Que voulez-vous donc que je fasse ?

LE CHEVALIER

Restez un seul petit moment.

440

JULIE

Je ne le puis un seul instant.

LE CHEVALIER

Ah ! Quelle gêne et quel tourment !

(Elle rentre du côté de la maison.)

JULIE

Autant que vous je les ressens. Mais enfin il faut nous séparer : laissez-moi. Adieu, adieu, adieu.

SCÈNE III

LE CHEVALIER *(seul)*

Elle est bien pressée de me quitter ! Mais j'ai vu la peine qu'elle en res-
sent elle-même : les intérêts de la Comtesse lui font chers, et je l'en
aime davantage; la voici. Dans quelle douleur elle est !

445

SCÈNE IV

La Comtesse, Le Chevalier.

LA COMTESSE *(revenant du côté des jardins)*

Ah ! Chevalier, je suis la plus malheureuse créature qui existe !

LE CHEVALIER

Que vous est-il donc arrivé ?

450

LA COMTESSE

Je suis hors de moi ; je ne me connais plus.

LE CHEVALIER

Qu'y a-t-il donc ?

LA COMTESSE

Le Marquis n'est plus rien pour moi.

LE CHEVALIER

Comment le savez-vous ?

LA COMTESSE

Je l'ai perdu pour toujours.

455

LE CHEVALIER

Mais encore, d'où le savez-vous ? Vous l'a-t-il déclaré ?

LA COMTESSE

Non ; mais je viens d'en avoir une preuve aussi certaine.

LE CHEVALIER

Comment ?

LA COMTESSE

Vous m'avez laissée près du bosquet, très occupée à chercher quelque ouverture dans les feuillages, qui me permît d'en voir l'intérieur : je n'en ai point trouvé ; mais bientôt j'ai entendu qu'on y marchait, bientôt après des soupirs, et enfin des protestations de l'amour le plus tendre. C'était le Marquis, dont j'ai reconnu la voix.

460

LE CHEVALIER

Le Marquis ?

LA COMTESSE

Lui-même, il disait : « Charmant objet qui réglez sur mon âme, non, ce n'est point assez de dire que je vous aime : je vous adore. Vous recevrez sans cesse ici l'hommage de mon cœur. Je ne veux vivre que pour vous ; votre chère image fera mon éternelle félicité ». Ils se sont éloignés : je n'ai plus rien entendu.

465

LE CHEVALIER

Que je suis touché de vos peines !

470

(Le Chevalier rentre du côté de la maison.)

LA COMTESSE

Ah ! Je n'en doute point : ma résolution est prise. Allez sur le champ dire à ma nièce que c'est ce soir décidément que nous partons ; que tout soit prêt, et laissez-moi seule, j'en ai besoin.

SCÈNE V

(ARIETTE.)

LA COMTESSE *(seule)*

Il ne m'est plus possible d'en douter?...

SCÈNE VI

LA COMTESSE, MARTIN, Jardinier, entre du côté de la maison.

475

MARTIN

Monsieur le Marquis demande s'il peut avoir l'honneur en ce moment d'entretenir Madame la Comtesse.

LA COMTESSE

Moi ?

MARTIN

Vous-même, Madame.

LA COMTESSE *(après avoir rêvé un moment)*

Dites-lui que, s'il le veut, il en est bien le maître.

480

(Il rentre du côté de la maison.)

MARTIN *(à part, en s'en allant)*

Il faut que mon maître et Madame la Comtesse aient de bien gros chagrins. Je soupçonne d'avoir deviné l'enclouure.

SCÈNE VII

LA COMTESSE *(seule)*

Ce désir de me parler me paraît bien étrange !... Encore de la dissimulation et de la fausseté sans doute : mais je serai aussi dissimulée que lui ; je serais trop humiliée s'il pouvait penser que je me crois abandonnée la première. Tâchons de lui persuader que je l'ai prévenu. Il fera bien adroit s'il démêle ce qui se passe au fond de mon coeur.

485

SCÈNE VIII

LA COMTESSE, LE MARQUIS arrivant ducôté de la maison.

LE MARQUIS

On dit dans la maison que Madame la Comtesse va ce soir à Paris pour plusieurs jours.

490

LA COMTESSE

Rien n'est plus vrai, Monsieur le Marquis, mes affaires l'exigent.

LE MARQUIS

Et serons-nous privés longtemps de sa présence ici ?

LA COMTESSE

Je ne le fais pas moi-même. Je ne puis, à cette grande distance, solliciter mes juges aussi souvent qu'il serait nécessaire.

LE MARQUIS

Je comprends bien, Madame, que des affaires aussi intéressantes ne peuvent être suivies trop exactement. Il y faut employer les jours, et les nuits même, suivant les circonstances. 495

LA COMTESSE

Vous n'êtes pas dans cet embarras-là, Monsieur ; les vôtres font depuis longtemps toutes arrangées.

LE MARQUIS

J'en conviens. Je dois cette heureuse situation aux soins que j'en ai pris précédemment. Je ne fais que recueillir aujourd'hui le fruit de mes peines. 500

LA COMTESSE

Et ce sont des fruits bien doux pour vous ; on en doit juger ainsi à votre air de satisfaction et de tranquillité : mais sans en être au même terme, comptant arranger bientôt les miennes, j'anticipe sur le plaisir que j'en aurai, et j'ai le bon esprit d'en jouir d'avance. 505

LE MARQUIS

Oh ! Vous savez déjà si bien à quoi vous en tenir, que vous pouvez en effet vous y livrer d'avance ; et quand même il devrait en être autrement par la suite, ce serait toujours de l'amusement. Que faut-il de plus ?

LA COMTESSE

Je vous entends, Monsieur ; ne m'en dites pas davantage. Vous cherchez⁵¹⁰ à me faire comprendre que vos dispositions sont changées à mon égard, en m'annonçant que vous avez mauvaise opinion de mes principes.

LE MARQUIS

Oh ! Madame...

LA COMTESSE

Croyez que je n'ignore point à qui je dois ce changement. Je sais tout ce qui se passe.

515

LE MARQUIS

Et moi, Madame, je le vois : vous devez m'entendre. Vous voulez rompre avec moi ; c'est là votre grand motif.

LA COMTESSE

Non, Monsieur, c'est ma présence ici qui vous gêne. Vous voulez que j'en forte : j'ai prévenu vos désirs. Je pars : les affaires importantes de vos bosquets ne demandent point de témoins.

520

LE MARQUIS

Oh ! Pour cela non : et il n'est point en votre pouvoir d'y mettre obstacle.

(DUO.)

LA COMTESSE

Je le sais, Monsieur, je le sais.

(bis.)

(Bis.)

LA COMTESSE

Oui, c'est vous, qui me trahissez. Quelle plus grande perfidie!... De ces lieux vous me bannissez 3 Ne croyez pas que je l'oublie.

525

(bis.)

(bis.)

LE MARQUIS

Non, c'est vous qui me trahissez. Quelle plus grande perfidie !... De ces lieux vous vous bannissez Ne croyez pas que je l'oublie,

LA COMTESSE

Non, non, plus d'espérance. J'abhorre ma confiance... À mon funeste sort... Je préfère la mort. Oui, je pars ; et c'est fait pour ma vie. C'est vous, c'est vous qui m'abandonnez ; Ne croyez pas que je l'oublie. Oui, c'est vous qui me trahissez.

530

LE MARQUIS

Quoi ! vous partez, c'en est fait pour ma vie. De ces lieux vous vous bannissez ; Ne croyez pas que je l'oublie. Non, c'est vous qui me trahissez.

(bis.)

(À part.)

LA COMTESSE

Quelle plus grande perfidie !... Quelle peine ! Quelle douleur !

(À part.)

LE MARQUIS

Quel supplice pour mon coeur !

535

LA COMTESSE

Non, non, plus d'espérance, J'abhorre ma constance, À mon funeste sort
Je préfère la mort. Oui, la mort, oui, la mort.

SCÈNE IX

(ARIETTE.)

(Fin.)

(etc. Jusqu'au mot fin.)

LE MARQUIS (seul)

Éclatez, mes transports. Les plus cruels soucis n'ont pour moi que des
charmes. Non, je ferai de vains efforts Pour cacher mes ennuis et retenir
mes larmes. Éclatez, mes transports, Les plus cruels soucis n'ont pour
moi que des charmes. À mes yeux les objets se présentent confus... Ils
se ferment à la lumière..... - Quel trouble, hélas !... Je ne me connais

540

plus.... Je perds donc pour toujours celle qui m'est si chère ! Éclatez, mes transports. Elle part !... Oui, c'en est fait, et pour toujours.

SCÈNE X

LE MARQUIS, LE BARON venant du côté de la maison.

545

LE BARON

J'apprends, mon cher Marquis, que la Comtesse va partir dans l'instant. Ses chevaux sont mis : vous vous êtes entretenu avec elle ; avez-vous reçu de sa part l'aveu de son inconstance ? Dans quel état je vous trouve !...

LE MARQUIS *(sans faire attention à lui)*

Je ne puis soutenir ce coup.

550

LE BARON

Une âme telle que la vôtre se laissera-t-elle accabler ? Écoutez-moi, répondez-moi...

LE MARQUIS DE MÊME

Ô désespoir !...

LE MARQUIS

Calmez-vous, c'est moi qui vous le demande.

LE MARQUIS *(parlant toujours à lui-même)*

Et je ne puis l'oublier, malgré tant de perfidie !

555

LE BARON

Pouvez-vous aimer un objet si peu digne de l'être ?

(Le Marquis retombe dans ses rêveries.)

LE MARQUIS EN FUREUR *(lui répond)*

Vous m'ôteriez plutôt la vie, que d'affaiblir tout l'amour dont je brûle...

LE BARON *(à part)*

Quelle douleur !

(Il appuie une main sur l'épaule du Baron, et l'autre sur sa tête ; après un instant il continue.)

(Le Marquis ouvre le bosquet ; dans l'instant il aperçoit la Comtesse elle-même en la place de la Statue : Julie est assise à ses pieds sur un gazon, et le Chevalier à genoux, tenant une de ses mains, qu'il baise avec transport. Le Marquis, avec la plus grande vivacité, va au devant de la Comtesse qui descend vers lui, et ils disent ensemble.)

LE MARQUIS *(revenant à lui un peu plus tranquille)*

Non, mon ami vous ne fauriez avoir d'idée de ce que je souffre... Venez, suivez moi ; venez, que je meure à vos yeux aux pieds de son image... Je ne puis la hair. Non, je sens, malgré moi, mon âme voler vers elle : un attrait plus puissant que tous mes efforts m'entraîne... Quelle secrète joie s'empare de moi ?... Quelle illusion... Ce n'est plus une ingratitude que je vais retrouver ; c'est la candeur, c'est l'innocence : ah ! C'est la source de ma vie. Courons me jeter à ses pieds...

560

SCÈNE XI ET DERNIÈRE

Le Marquis, La Comtesse, Julie, Le Chevalier, Le Baron, Martin.

LE MARQUIS

Que vois-je ?

(Elle descend, le Marquis va au-devant d'elle, lui donne la main avec transport. Ils s'avancent pour le Quinque.)

(QUINQUE.)

LA COMTESSE

Ah ! Dieux !

LA COMTESSE *(LE MARQUIS)*

Dans quelle erreur nous étions l'un et l'autre ! Aucun bonheur n'est comparable au nôtre. Livrons-nous aux plus doux transports ; Notre union ne fera plus troublée. Entre nous les plus doux accords Feront la chaîne fortunée De notre heureuse destinée. 570

JULIE *(LE CHEVALIER)*

Dans quelle erreur ils étaient l'un et l'autre : Aucun bonheur n'est comparable au nôtre. Livrons-nous aux plus doux transports ; Notre union ne fera plus troublée. Entre nous les plus doux accords Feront la chaîne fortunée De notre heureuse destinée. 575

LE BARON *(au Marquis et à la Comtesse)*

Dans quelle erreur vous étiez l'un et l'autre, Aucun bonheur n'est comparable au vôtre. Livrez-vous aux plus doux transports ; Votre union ne

sera plus troublée. Entre vous les plus doux accords Feront la chaîne fortunée ? De votre heureuse destinée.

580

(Montrant Martin.)

LA COMTESSE

Vous me croyiez inconstante, je vous croyais infidèle : je partais, nous allions être malheureux ; ce bon homme ... nous a mieux connus que nous-mêmes. Il a vu notre erreur, et son zèle nous en tire. S'étant tenu sur mon passage avec ma nièce, il m'a offert d'entrer dans ce temple du mystère, et j'ai cessé d'être malheureuse.

585

LE MARQUIS

Ah ! Que ne lui dois-je point ! Mon cher Martin, je proportionnerai la récompense au service.

MARTIN

La plus grande que je puisse recevoir, c'est de voir mes chers maîtres éternellement heureux.

LA COMTESSE

Embrasse-moi, ma chère Julie ; donne la main au Chevalier : c'est ainsi que j'entends payer sa complaisance.

590

LE CHEVALIER

Ah, Madame !

(SEXTUOR.)

JULIE

Que de grâces nous avons à vous rendre !

LA COMTESSE

En amour il faut bien s'entendre ; Il faut se dire à chaque instant Et ce qu'on pense et ce qu'on sent. De la franchise, une âme tendre, Et de g⁵⁹⁵énéreux sentiments ; C'est l'éternel bonheur des fidèles amants... Fin.

CHOEUR

En amour il faut bien s'entendre, etc...

JULIE

Toute ma vie en servira d'exemple.

LE CHEVALIER

Toute la mienne également ; Et nous élèverons au Dieu d'amour un temple...

600

JULIE

Oui, mais ce ne fera que pour l'amour constant.

CHOEUR

En amour il faut bien s'entendre.

LA COMTESSE

Toujours je vous aimerai.

LE MARQUIS

Toujours je vous chérirai.

JULIE

Toujours je vous serai fidèle.

605

LE CHEVALIER

Toujours pour vous je brûlerai, Et d'une ardeur toujours nouvelle.

LE BARON

L'amour comble tous vos désirs.

(ENSEMBLE)

TOUS QUATRE ENSEMBLE

Ah ! De nos heureux jours il fera les plaisirs.

LA COMTESSE AU MARQUIS *(JULIE au Chevalier)*

Heureux en vous aimant, heureux de vous plaire, Vous serez pour ma vie à jamais nécessaire.

610

LE MARQUIS À LA COMTESSE *(LE CHEVALIER à Julie)*

Content de vous aimer, content de vous plaire, Vous serez pour ma vie à jamais nécessaire.

MARTIN

Leur bonheur mutuel comblera mes désirs.

